



Les papeteries vendômoises, XVIII^e-XXI^e siècles : Vendôme, Ponce-sur-le-Loir, Bessé-sur-Braye, Fréteval

LOUIS ANDRÉ

Résumé : *Si, au milieu du siècle des Lumières, l'activité papetière en Vendômois reste modeste et à destination locale, l'appel des marchés successifs – orléanais ou parisiens – va permettre à plusieurs moulins de s'y implanter ou de s'enraciner au cours du XIX^e siècle. Ces moulins devenus usines franchissent les étapes de la mécanisation et de la spécialisation avant que la seconde moitié du XX^e siècle et l'ouverture des marchés européens et mondiaux ne les remettent en question. Aujourd'hui, fleuron d'un groupe international, la grande papeterie de Bessé-sur-Braye poursuit plus de quatre siècles de fabrication du papier en Vendômois.*

Mots-clés : *Moulin à papier, Papier, Papeterie, Industrie, Vendôme, Bessé-sur-Braye, Ponce-sur-le-Loir, Fréteval, Arjo-Wiggins,*

Des papiers à sucre aux papiers d'impression

Au milieu du XVIII^e siècle, le principal moulin à papier du Vendômois reste celui du Gué-de-la-ville ou de Montrieux, partagé entre Vendôme et Naveil, dont l'activité papetière est attestée depuis le XV^e siècle¹. Il

s'est spécialisé dans la fabrication de papiers gris et bleus destinés à l'emballage des pains de sucre des îles que produisent les nombreuses raffineries orléanaises. Lors du partage de succession du papetier et propriétaire Louis Lesourd, en 1768, son principal débiteur est Claude Vandebergue, marchand d'Orléans, alors que sept balles de papier bleu à sucre attendent leur expédition². Aussi n'est-ce guère étonnant que ce soit précisément Claude Vandebergue, négociant raffineur à Orléans, qui rachète le moulin à la veuve Lesourd afin d'approvisionner ses raffineries. Il semble l'avoir revendu assez vite mais l'activité papetière est suffisamment porteuse pour que son successeur, Doré, transforme son autre moulin à blé en "moulin neuf" à papier, équipé de pilons et d'une cuve. L'établissement dispose alors de deux cuves, dont l'une produit du papier gris et l'autre du blanc. Lors de l'inventaire après décès du papetier Brossin en 1791, on ne trouve pas moins de 6000 livres de papier gris à raffineur dans les magasins du moulin. Le papier blanc est vendu aux imprimeurs, libraires, marchands-cartiers, marchands de papiers, épiciers de Vendôme, Blois, Mer, Orléans ou Bonneval³.

1. Voir le texte de Benoît Dufournier.

2. AD Loir-et-Cher, 3 E 18/713, 24 octobre 1768, partage de la succession Lesourd.

3. AD Loir-et-Cher, 3 E 45/263, partage du 24 février 1791.

En 1761, le moulin à blé de Paillard, à Poncé-sur-le-Loir, situé trente kilomètres en aval sur le Loir, est acheté par Élie Savatier, marchand fabricant textile de Bessé-sur-Braye. Dans cette région toilière, il a fondé sa réussite sur l'introduction et la fabrication dans le Maine des *étamines*, étoffes mêlées de lin et de coton. Son idée première est d'y installer les opérations de finition des toiles : blanchiment, teinture et foulonnage, tout en conservant la mouture des blés. Il construit donc une blanchisserie, un moulin à foulon et un moulin à broyer les écorces des bois d'Inde (bois de violette, de rose) qui servaient à composer les couleurs employées dans la teinture.

Dès 1763, l'importance de la chute d'eau sur le Loir lui permet d'ajouter un moulin à papier à une cuve en complément des autres activités. N'étant pas lui-même papetier, il prend pour associé, en avril 1767, le jeune Julien Quetin, maître-papetier originaire de Challes, près du Mans, qui travaille déjà chez Lesourd à Vendôme. Commercialement, la réussite de la papeterie est assurée par la production – à côté de celle des papiers blancs d'impression et d'écriture – de *papiers gris et bleus à envelopper le sucre*, vendus aux raffineurs d'Orléans et La Rochelle. Le succès de cette association⁴ et la puissance hydraulique disponible lui permettent d'installer trois autres moulins à papier avant 1775 (fig. 1). Avec quatre cuves, la papeterie de Poncé-sur-le-Loir devient la plus importante de la région. Elle emploie alors près de cinquante hommes et femmes, dont de nombreux compagnons-papetiers venus de la France entière qui sont logés dans des bâtiments édifiés face aux moulins.

Témoignant de sa volonté d'innovation, Savatier écrit, en 1774, à Jean-Guillaume Écrevisse, mécanicien d'origine hollandaise, promoteur de l'installation en France des *cylindres hollandais*, afin qu'il vienne en placer un exemplaire à Poncé⁵. Ce procédé technique capital permettait une meilleure préparation des pâtes à papier, mais son utilisation était très délicate pour éviter de couper les fibres trop courtes, réduisant la ténacité des papiers, qualité essentielle pour les papiers d'emballage à sucre. Les papetiers les plus novateurs, tels les Montgolfier ou Johannot d'Annonay, ne feront appel à lui qu'en 1780. Après le décès de Savatier en 1786, Julien Quetin fils épouse Françoise Pothée petite-fille de Savatier, héritant par son épouse de l'ensemble des moulins en 1801 (fig. 2).

Cependant, tant à Poncé qu'à Vendôme, le problème de la perte des débouchés se pose avec le déclin progressif des raffineries de sucre de La Rochelle, Nantes ou Orléans. Si ces dernières résistent à cause de la qualité de leurs produits, le blocus continental entraîne leur fermeture définitive. Cette chute oblige les papetiers de Poncé et de Vendôme à reconverter leur



Fig. 1 : Détail du Plan de la seigneurie de Ponssay, 1775 (coll. part.).

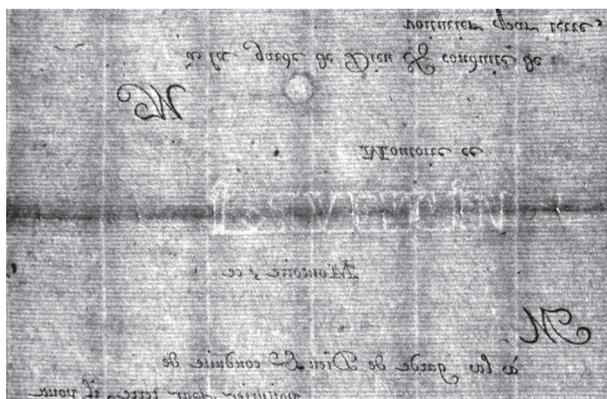


Fig. 2 : Filigrane au nom de J(uilien) QUETIN, 1779 (coll. part.).

production dans les papiers blancs d'impression et d'écriture, marchés en expansion en particulier dans la capitale durant la Restauration. Dès 1814, Julien Quetin installe un cylindre dans sa papeterie pour fabriquer des papiers plus fins, nouveauté technique essentielle dont seuls 20 % des moulins à papier français sont équipés en 1811. Le livre des comptes de la société conclue entre le papetier et son fils aîné, entre 1820 et 1825, montre que les débouchés sont locaux, mais révèle surtout la présence des marchands de gros parisiens (huit marchands, soit 76 % des ventes), caractéristique qui se retrouve dans les autres moulins à papier sarthois à l'époque.

À Vendôme, les moulins à papier sont achetés en 1811 par Auguste Pothée, autre petit-fils de Savatier, pour la somme de 40 000 francs. Achat logique, puisqu'il a épousé, en 1804, Marie-Anne Brossin, fille de l'exploitant décédé du moulin, chez qui il a appris le métier⁶. Il installe à son tour des cylindres après 1825

4. Savatier a fait épouser sa nièce, Jeanne Hameau, à son jeune associé prometteur.

5. CREVEAUX Eugène, *Un grand ingénieur papetier : Jean-Guillaume Écrevisse, collaborateur de Nicolas Desmarest*, in *Contribution à l'histoire de la papeterie en France*, 1937, p. 12-13.

6. La veuve de Brossin a épousé, en secondes nocces, Jacques Marin Boutrais, propriétaire du moulin. AD Loir-et-Cher, 3 E 45/349, vente du 15 décembre 1811, Mereaux, notaire.



Fig. 3 : Le grand moulin de la papeterie de Paillard, 1999 (cl. L. André).

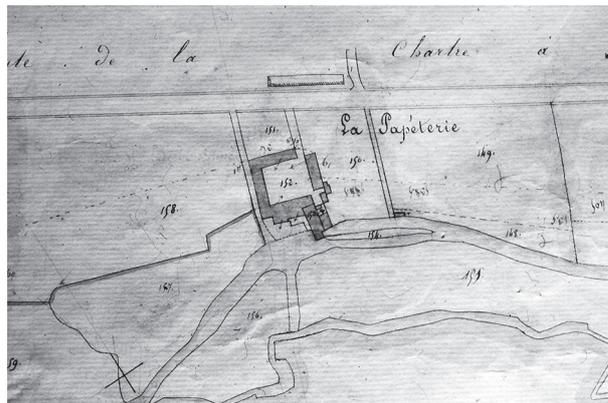


Fig. 4 : Détail du premier cadastre de la commune de Bessé-sur-Braye, 1829 (AD Sarthe).

assurant le succès de son établissement comme en témoignent les rapports du sous-préfet⁷ (fig. 3).

Pour répondre à cette demande croissante, l'expansion de l'activité papetière passe par l'agrandissement des moulins et l'installation de cylindres, comme à Ponce ou Vendôme, mais également par la création de nouveaux établissements dans les régions papetières. En France, le nombre de cuves augmente ainsi d'un tiers, entre 1812 et 1829. Le Bas-Vendômois n'y échappe pas qui voit à ce moment la création de la papeterie de Bessé-sur-Braye.

En décembre 1823, le comte de Montesquiou vend à Jacques Montaru le grand moulin à blé de Bessé, à la condition expresse d'y établir un moulin à papier *établissement utile et avantageux pour le pays*⁸. La vocation papetière du nouveau propriétaire s'explique par son mariage avec Louis-Anne Pothée, fille du fabricant de Vendôme chez qui il a appris le métier. La nouvelle papeterie est équipée de deux cylindres et de trois cuves (une en blanc et deux en gris) et les premiers ouvriers sont débauchés de l'usine de Ponce. En 1829, l'établissement emploie trente-cinq personnes et consomme annuellement 100 tonnes de chiffons pour une production de 9000 rames de papier : *à impression, surtout ; papier à rouleau et emballage ; un peu pour l'écriture Fabrique assez bien*⁹. Comme le montre le premier cadastre de la commune (1829), les vastes bâtiments subsistants sont construits d'un seul jet et s'ordonnent en quadrilatère autour d'une cour centrale (fig. 4). La maison de maître forme l'un des côtés et son balcon du premier étage porte le monogramme du propriétaire : MP (Montaru-Pothée) (fig. 5). Un corps



Fig. 5 : Monogramme de Montaru-Pothée (MP entrelacés) au balcon de la maison de maître de la papeterie de Bessé, 1824. Elle abrite aujourd'hui les bureaux de la direction de l'usine AR-JO-WIGGINS (cl. L. André).

de bâtiment contenant douze logements ouvriers est édifié de l'autre côté de la route.

La mécanisation

Durant cette première moitié du XIX^e siècle, après le perfectionnement de la fabrication de la pâte à papier grâce aux cylindres ou au blanchiment des chiffons par le chlore, l'augmentation de la production passe par la mécanisation de la fabrication des feuilles. Inventée par le Français Robert, en 1798, la machine à *papier sans fin* est mise au point en Angleterre et réimportée dans les usines du continent, après 1820. En France, les premières machines anglaises apparaissent, en 1822, chez Canson, à Annonay, ou à Corvol-l'Orgueilleux, dans la Nièvre. Elles permettent de produire le papier *en continu*, d'une grande largeur, et leur adoption amorce la fin progressive de la papeterie traditionnelle à la cuve.

7. AD Loir-et-Cher, Série M, non côté, statistiques, arrondissement de Vendôme. 1823 : *est prospère et s'accroît, bien dirigée* + 1825 : *30 ouvriers... Cette usine prend chaque année une nouvelle importance.*

8. AD Sarthe, QQH 1092, transcription du 29 décembre 1823. Le 13 décembre 1824, le comte de Montesquiou lève la première feuille de l'établissement sous la direction du maître-papetier Ratouret venu de la papeterie de Ponce.

9. CAUVIN (Thomas), *Essai statistique du département de la Sarthe*, Le Mans, Monnoyer, 1834, p. 314.

À Poncé, Julien Quetin, associé avec son fils aîné, est pionnier en installant, dès 1821, une petite machine à papier en complément de ses quatre cuves. D'un modèle moins important et efficace que les grandes machines anglaises, cette innovation précoce souligne son esprit novateur. Confirmant cette réussite, il achète, au début de 1829, une *grande* machine importée d'Angleterre, dotée d'une sécherie lui permettant de produire des milliers de kilogrammes de papier sec en rouleaux, prêt à être consommé. La papeterie de Poncé prend alors une avance décisive sur ses voisines, alors qu'il n'existe encore en France qu'une vingtaine de machines¹⁰.

En 1834, Julien Quetin fait le partage de ses biens et l'usine échoit à Alexandre à charge de poursuivre la société conclue avec son frère Auguste. Ce dernier a épousé Honorine Pothée, devenant ainsi le beau-frère d'Auguste Pothée fils, exploitant de la papeterie de Vendôme, et de Jacques Montaru, créateur et propriétaire-exploitant de celle de Bessé ! Aussi comprend-on que ses beaux-frères soient parfaitement au courant de la mécanisation et ne tardent pas à l'imiter. En 1835, Montaru monte une machine à Bessé, fournie par le constructeur parisien réputé Chapelle, et l'année suivante, Auguste Pothée fils fait de même à Vendôme dans l'usine qui appartient toujours à son père mais dont il assure l'exploitation. Cependant l'installation de la machine à papier nécessite l'achat d'une chaudière à vapeur pour chauffer les cylindres sécheurs et la multiplication des cylindres de préparation de la pâte pour alimenter la machine en continu et assurer sa rentabilité. À Vendôme, Pothée place six cylindres entraînés par deux grandes roues hydrauliques de 4,87 mètres de largeur et 6,20 mètres de diamètre. À Bessé, Montaru en installe deux semblables et Alexandre Quetin en monte trois exemplaires de la même taille en 1840, entraînant également six cylindres. Les investissements complémentaires sont donc importants et nombre de papetiers vont transformer leurs usines progressivement.

Avec cette mécanisation, les papeteries entrent définitivement dans l'ère de l'industrialisation passant de la manufacture à l'usine. La marche est désormais continue, en deux factions de douze heures chacune. Document rarement conservé, le *Règlement à observer dans la papeterie de Bessé*, rédigé par son directeur et imprimé en 1846 reflète ces évolutions.

Cependant, Montaru doit emprunter, dès 1837, d'énormes sommes à l'un des plus importants marchands de papiers en gros de la capitale et client : Alexis Boichard. Malheureusement, la multiplication des machines à papier dans le pays provoque une crise de surproduction et l'effondrement des prix du papier, alors que celui des chiffons s'envole. Faute de bénéfices,

Montaru ne parvient pas à rentabiliser ses lourds investissements. En décembre 1842, il doit souscrire une énorme obligation de 125 000 francs auprès de son dépositaire parisien, Gauffre. Deux années plus tard, incapable de rembourser, il doit lui céder son usine et s'effacer. À Vendôme, Auguste Pothée fils vient de mécaniser l'établissement que son père lui vend en 1838, ajoutant à son endettement et l'obligeant à multiplier les emprunts obligataires¹¹.

En 1844, la faillite du Receveur particulier de Vendôme qui lui sert de banquier provoque sa chute. Il réussit néanmoins à conserver la direction de son usine, grâce au soutien de l'un de ses principaux créanciers : son dépositaire, le marchand parisien Gauffre, également oncle de son épouse !

À Bessé, Pothée remplace quelques temps Montaru à la demande de Gauffre avant que ce dernier ne trouve, en 1847, un exploitant d'expérience et fiable en la personne de Barthélémy-Gaspard Artru (1804-1882), déjà gérant de la papeterie de Sainte-Appolonie, à Entrammes en Mayenne (**fig. 6**). Gauffre consent un montant de loyer modeste et s'est engagé à financer l'amélioration du matériel. À l'image de nombreux papetiers de l'époque, Artru, associé avec ses gendres Lanos puis Munier, investit dans la force motrice de son usine pour assurer la régularité de fonctionnement en y installant successivement une turbine hydraulique (1852) et une petite machine à vapeur complémentaire.

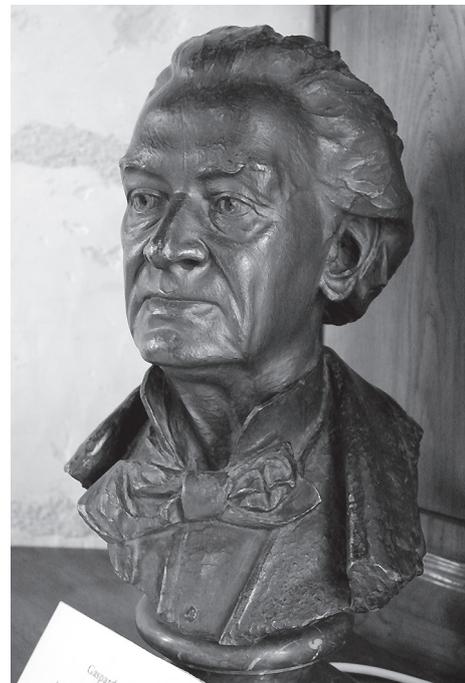


Fig. 6 : Buste de Gaspard Artru (coll. part.).

10. *Ibid.* : Poncé, Paillard, sur le Loir. Deux mécaniques, l'une d'un ancien système, l'autre d'un nouveau ; 4 cylindres, quelques piles et encore une cuve pour les papiers faits à bras. Papier à impression, surtout pour les journaux ; de couleur pour les placards ; à rouleau et grand papier à emballage ; un peu pour l'écriture. Vend dans la Sarthe et surtout à Paris. Fabrique quelquefois bien.

11. Lors de son mariage, le 3 juin 1839, ses apports sont grevés de 120 000 francs de dettes hypothécaires et 264 463 francs dus : à diverses personnes ! 109 875 francs de papiers sont déposés à Paris, chez Gauffre.

La turbine hydraulique est alors le moteur qui se répand dans toutes les usines installées sur les rivières offrant des chutes de hauteur moyenne, comme le Loir ou la Braye. Alexandre Quetin en installe une à Ponce l'année suivante, puis Auguste Pothée à son tour en 1854 (l'usine en comptera jusqu'à trois). Ces transformations et améliorations sont essentielles pour utiliser au mieux la force hydraulique disponible et augmenter la productivité de l'usine, indispensable pour répondre à une demande et une concurrence croissante. Dans les trois entreprises, ces turbines et cylindres sont installés par l'ingénieur parisien Charles Callon, professeur à l'École centrale des Arts et Manufactures et spécialiste des turbines hydrauliques. Colonnes en fonte et voûtains en brique caractéristiques des constructions industrielles des ingénieurs remplacent les matériaux traditionnels. À Ponce, en 1858, Alexandre Quetin acquiert une seconde machine à papier, plus large, pour augmenter sa production et remplacer à terme la précédente, complétée par une seconde turbine. Cependant, afin d'assurer la régularité indispensable à la production industrielle, les trois usines s'équipent de petites machines à vapeur destinées à entraîner leurs machines à papier.

Durant le Second Empire, les trois usines produisent des papiers *ordinaires et mi-fins*, pour l'impression et l'écriture qui sont écoulés, pour une grande part, dans la capitale par l'intermédiaire des depositaires et marchands de gros à l'image de Gauffre, Malmenayde ou Prioux. Quetin alimente aussi le marché local comme l'imprimerie mancelle de Monnoyer. Pour sa part, Artru vend les trois quarts de sa production au puissant imprimeur tourangeau Mâme qui lui assure un débouché régulier et rémunérateur. La production papetière française progresse nettement sous l'effet de la demande grâce à l'augmentation de productivité des usines que permettent les améliorations techniques. Si la technologie des machines à papier reste la même, leur vitesse et leur largeur de production doublent.

Après le décès d'Auguste Pothée en 1855, la papeterie de Vendôme est reprise par la société Jules Vaissier et compagnie, qui exploite déjà la papeterie de Marnay, à Azay-le-Rideau (37)¹². En 1867 Huault et Rapeaud créent la papeterie de Courcelles, à Fréteval, sur les terres de la famille de La Rochefoucauld-Doudeauville. En 1874, elle est louée à son tour par la société Vaissier pour la fabrication du papier journal, en pleine expansion. Celle-ci améliore le matériel et augmente sa production.

Reconversions

Au cours de ces années, à mesure de l'augmentation de la production, le prix des chiffons subit une forte augmentation. Depuis longtemps, de multiples inven-

teurs, savants ou spéculateurs, ont cherché des solutions pour découvrir les *succédanés* du chiffon. Mais, au-delà des essais et du brevet, les matières doivent surtout être utilisables à l'échelle industrielle. Le bois apparaît alors comme la seule solution d'avenir, même si les fabricants français veulent longtemps croire à la paille, matière première à renouvellement annuel et largement disponible sur le territoire national.

La première technique de fabrication opérationnelle est celle de la pâte *mécanique* de bois obtenue en râpant les rondins dans un défibreur qui donne une pâte utilisable après tamisages. Cependant, cette pâte qui conserve tous les éléments du bois – même les indésirables – n'est utilisable que pour les produits de basse qualité, en particulier le papier journal, et les fabricants français sont très réticents.

À Vendôme, la société Vaissier est l'une des premières à adopter les pâtes mécaniques de bois pour son papier journal. Dès 1868, elle achète ses pâtes mécaniques (sapin ou tremble) chez Neyret, à Domène près de Grenoble, l'un des tout premiers producteurs français; puis auprès du célèbre Aristide Bergès, installé non loin à Lancey, au nord de Grenoble. En 1877, la société lui passe un marché pour une fourniture de 35 à 40 tonnes mensuelles de pâte pour ses trois usines de Marnay, Vendôme et Fréteval. Cependant, l'irrégularité des livraisons, due à la sécheresse et au manque d'eau pour actionner ses défibreurs, font vite évoluer les relations. Vaissier ne cesse de relancer son fournisseur afin d'obtenir des livraisons régulières indispensables à la marche de ses machines¹³. En 1879, il obtient l'adjudication de la fourniture du papier pour le *Journal officiel* pendant trois ans. Cette importante fourniture annuelle de plus de 600 tonnes de papier représente plus que la production de l'usine de Vendôme.

Cependant, à partir de 1882, l'arrivée des pâtes de bois scandinaves en grande quantité et à bas prix sur le marché français bouscule l'ensemble de la branche industrielle¹⁴. Les conséquences sont nettes : en dix ans, le prix des papiers est divisé par deux. Si Vaissier a obtenu le marché du *Journal officiel* en 1879 au prix de 67,60 francs le quintal, il réussit à arracher l'affaire, en 1888, mais au prix de 44,60 francs ! Trois années plus tard, la fourniture lui échappe au profit de Darblay d'Essonne (91) qui propose 37,72 francs du quintal (lui-même demandait 39,44)¹⁵ et entend établir son monopole sur ce marché en expansion. Aussi après cette date la société Vaissier poursuit-elle la production de papier journal à l'usine de Vendôme seulement qui emploie alors quatre-vingts ouvriers. Elle acquiert une machine plus large (2,1 m) pour Fréteval afin de

tourner l'usine pendant quelques années. Dans le même temps la liquidation de la succession Pothée amène la vente de l'usine (1857 ?) à M. Roger et M^{me} de La Bouglise.

13. Musée de la Houille Blanche à Lancey (38), Archives Bergès.

14. Le traité de 1882 avec la Suède et la Norvège, applicable également à l'Allemagne, supprime les droits de douanes sur les pâtes et rondins importés.

15. *Le Moniteur de la papeterie française*, 1882-1888.

12. À la mort de son mari la veuve Pothée confie la gestion de la papeterie à son oncle Gauffre. Il y place un gérant, Foucquet, qui va faire



Fig. 7 : Carte postale de la papeterie de Vendôme, vers 1905 (coll. part.).



Fig. 8 : Papier à en-tête de la papeterie de Paillard, 1888 (coll. part.).



Fig. 9 : Pochette de papier à cigarette de la marque HC, à la salamandre, 1888 (coll. part.).

produire des papiers d'impression, écriture (écolier) et pour couchage tandis que l'usine de Marnay se reporte sur les *papiers d'administration* (fig. 7).

Les fabricants français de papier d'impression ordinaire ne peuvent résister. Force hydraulique disponible et proximité de l'énorme marché parisien ne sauraient plus suffire. Ils doivent adopter les pâtes de bois en s'adaptant ou disparaître. À Bessé, même si Mâme acquiert toujours 76 % du papier fabriqué, les années 1883, 1886 et 1888 s'achèvent en déficit. Aussi Numa Munier, resté seul gérant après le décès de son beau-père en 1882, décide-t-il d'améliorer son matériel pour s'adapter progressivement aux pâtes de bois (elles ne représentent encore que 20 % des matières utilisées dans les papiers de Bessé) et met en route en 1893 une machine à papier de grande capacité pour augmenter significativement sa production et retrouver des marges bénéficiaires. En vingt années (1894-1914), la production passe de 900 à 2 700 tonnes annuelles.

À Poncé, le jeune Henri Chauvin, ingénieur fraîchement diplômé de l'École centrale des arts et manufactures, reçoit par donation l'usine de son grand-père Alexandre Quetin, en 1880. Huit années plus tard, face à la crise et à la concurrence sur les papiers ordinaires, il décide de la spécialiser dans une production montante : la fabrication des sortes fines de faible grammage (de 10 à 20 grammes au m²) : mousselines d'emballage, papier pour copie de lettres, pelure sans colle et surtout, les papiers à cigarettes (fig. 8). Cette spécialisation permet de poursuivre l'utilisation majoritaire des chiffons (complétés par de la pâte chimique de bois et des rognures d'imprimerie et vieux papiers), sans changer tout le matériel, et de produire un papier haut de gamme de forte valeur. En 1903, l'usine produit 250 tonnes de papiers minces et à cigarettes avec quatre-vingts ouvriers.

La France devient à cette époque le premier producteur mondial dans cette spécialité. Henri Chauvin crée sa propre marque de cahiers de papier à cigarettes, *La Salamandre HC*, et récolte de multiples médailles pour la qualité de ses produits lors des expositions internationales du début du siècle. Avant 1914, il exporte une bonne partie de sa production, particulièrement en Angleterre. Personnalité reconnue dans la profession, il devient Président du *Syndicat des fabricants de papier de France* (fig. 9).

À Bessé, après des essais concluants, Numa Munier se lance dans la fabrication d'un produit spécialisé promis à un grand avenir : le papier couché (fig. 10). Il est utilisé pour les impressions de luxe et les magazines illustrés de photographies qui se multiplient à l'image de *l'Illustration*. Munier investit et monte une société pour construire une usine de couchage à côté de sa papeterie. Son associé, le marchand de papiers en gros parisien Paul Prioux, client de longue date, apporte des capitaux (60 %) et assurera la commercialisation. Construite par l'architecte parisien Barberot, l'usine démarre en 1898. Ce choix est un succès. Dix années plus tard, elle absorbe plus de 85 % du papier fabriqué



Fig. 10 : Portrait de Numa Munier (coll. part.).

à Bessé ! En 1906, la société doit même établir une annexe du couchage dans l'ancienne usine Laroche. Le personnel atteint trois cent cinquante personnes en 1914 (cent cinquante à la papeterie et deux cents au couchage), majoritairement issues de Bessé et des villages alentours. Elle devient la première entreprise de cette région rurale (fig. 11).

De la France à la mondialisation

Le premier conflit mondial est désastreux pour la papeterie française, coupée durant quatre années de ses approvisionnements en pâtes scandinaves et bois de Russie, révélant sa fragilité et sa grande dépendance à l'égard de ces importations. À Poncé, le décès d'Henri Chauvin en 1916, alors que son fils Jean est prisonnier en Allemagne, ne facilite pas les ventes dont les exportations ont disparu. À Vendôme et Fréteval, Charles Caron, gendre de Vaissier et associé depuis 1907, prend la tête de la société en 1921.

La période de l'entre-deux guerres est délicate pour les usines, marquée par les fluctuations monétaires qui impactent le coût des matières premières, puis bientôt la crise qui, démarrée aux États-Unis en 1929, touche la papeterie française à partir du milieu de l'année suivante. Déjà fragilisées, les papeteries de Vendôme et Poncé doivent réduire leur personnel alors que la seconde doit délaissier le papier à cigarettes pour les sortes minces (pelures) et travailler en sous-traitance. Leur matériel est vieillissant et l'absence d'investissements les condamne à terme.

À Bessé, Maurice Dufournier – gendre de Lanos lui-même associé et beau-fils de Munier – reste seul propriétaire de la papeterie en 1924 et s'associe en 1931



Fig. 11 : Vue générale de la papeterie de Bessé-sur-Braye, 2005 (cl. L. André).

avec son fils Jean, ingénieur-papetier diplômé de l'École française de papeterie de Grenoble. L'association avec Prioux lui assure des débouchés sur le marché parisien et ses marques *Idéal* et *Super-Idéal* sont appréciées des éditeurs d'art et périodiques de luxe. *L'Illustration* reste l'un de ses fidèles clients, d'autant plus que le frère de son directeur-gérant co-dirige la maison Prioux.

Durant la Seconde Guerre mondiale, les difficultés s'accroissent, en particulier à Vendôme qui abrite une entreprise de fabrication d'enveloppes déplacée en raison du conflit, et Ponce qui est louée à la société *Fibro-ciment* afin de fabriquer de la pâte de paille susceptible de remplacer l'amiante, denrée devenue rare. La société Caron a déjà dû fermer son usine d'Azay-le-Rideau en 1939 et les papeteries de Vendôme et Fréteval s'arrêtent définitivement au cours des années cinquante. En 1946, l'usine de Ponce est donnée en location à la société *Papeterie de Paillard* pour la fabrication du papier hygiénique de luxe, qui fabrique également du papier fin d'emballage *bulle-corde*. Celle-ci rachète l'usine en 1965 qui ferme ses portes quatre années plus tard.

Après le retour à la paix et la période de la reconstruction, la papeterie française connaît, à partir des années 1950, une grande période d'expansion qui voit sa production multipliée par deux pour atteindre 2,61 millions de tonnes de papier et cartons en 1960, puis 5 millions de tonnes en 1974. Dans ce contexte, la modernisation de l'usine de Bessé permet de faire passer sa production annuelle de 4 500 à 12 000 tonnes, entre 1954 et 1963. Le couchage est agrandi avec la construction de plusieurs halles à charpente de fer et l'installation d'une nouvelle coucheuse à *lame d'air*.

Cependant, l'industrie papetière française reste trop dispersée et compte peu de grandes unités alors qu'elle

se trouve confrontée, durant les années 1960, au défi de l'ouverture des marchés, symbolisé par l'Europe et le marché commun. Face à ces impératifs qui condamnent les trop petites unités (Poncé ferme en 1969), les dirigeants de Bessé décident d'investir dans l'implantation d'une nouvelle machine à papier de 3,50 mètres de laize, complétée par une coucheuse à *lame traînant* (trailingblade). Ce lourd investissement à l'échelle d'une société familiale est réussi grâce au soutien financier de la Banque Régionale de l'Ouest et à l'action de ses dirigeants, Jean Dufournier, aidé de son fils Pierre, directeur-adjoint, tous deux ingénieurs de l'École française de papeterie. Le nouveau matériel qui tient compte de l'évolution récente des techniques de couchage permet de lancer la fabrication d'un couché *moderne* baptisé *Maine*, nom de l'état des États-Unis d'Amérique d'où est originaire le brevet acheté par la maison. Le nouveau "groupe II" est lancé en 1964 et monte progressivement en puissance pour atteindre 38 000 tonnes en 1969 et un effectif de quatre cent quatre-vingts-douze personnes.

En 1968, le groupe Prioux et la société Dufournier fusionnent avec le groupe ARJOMARI. Ce partenaire est issu du regroupement, depuis 1953, de plusieurs sociétés de papiers spéciaux, fiduciaires et hauts de gamme. Cette nouvelle entité baptisée ARJOMARI-Prioux veut réaffirmer et conforter sa production de papiers de haute qualité tout en renforçant son réseau commercial. Avec neuf usines et vingt machines à papier, il compte produire 100 000 tonnes annuelles. Usine majeure du groupe, Bessé bénéficie de nouveaux investissements et voit le lancement, au cours de l'année 1972, d'un nouveau groupe complet de production. Avec un effectif de six cent soixante-treize personnes, l'usine produit 85 000 tonnes de papier couché *Classique*

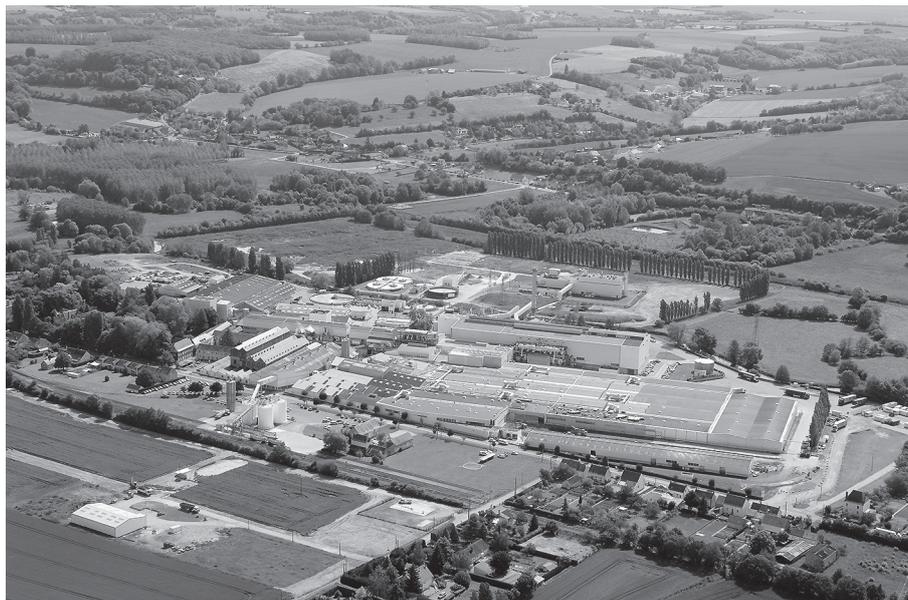


Fig. 12 : Vue aérienne de la papeterie Arjo-Wiggins de Bessé-sur-Braye, 2012 (avec les remerciements de l'auteur à Patrice Lentz). Elle illustre parfaitement l'évolution des papeteries vendômoises aux XIX^e et XX^e siècles. Ainsi remarque-t-on successivement, de gauche à droite, le bâtiment des logements ouvriers (1829) le quadrilatère des bâtiments d'origine autour de la cour d'honneur (1824), les bâtiments du couchage (1897 et 1906), les halles des années 1950. On distingue, derrière ce premier ensemble, le bâtiment transversal en longueur de la machine 2 (1963) et la station de traitement des eaux. Au centre, se détache le haut bâtiment du groupe « 3 » (1972) et la cheminée de la chaufferie. Le premier plan montre l'ampleur des halles qui abritent la finition.

et Moderne, en 1974. Constamment perfectionnées et améliorées, les deux lignes de production atteignent 180 000 tonnes en 1990 avec un effectif de huit cent cinquante personnes (fig. 12).

La fin de la décennie 1980 marque une étape importante pour la papeterie française concrétisée par la mondialisation des marchés et la compétition comme l'arrivée des acteurs étrangers dans une industrie lourde et fortement capitaliste. Mené par son Président-Directeur-Général, Pierre Dufournier, le groupe ARJO-MARI-Prioux s'associe, en décembre 1990, avec le britannique Wiggins-Teape-Appleton implanté en Grande-Bretagne et aux États-Unis qui poursuit la même stratégie. À l'usine de Bessé-sur-Braye, cette évolution majeure se traduit par la confirmation des investissements en cours, la certification ou la construction d'une nouvelle station d'épuration. Cependant, la restructuration du groupe face aux enjeux mondiaux en 1996 entraîne une réduction de personnel difficile en regard notamment du poids de l'entreprise dans la région comme la croissance continue du personnel de l'usine depuis les années 1950.

L'augmentation continue de la productivité et les améliorations techniques permettent d'atteindre, avec sept cents employés, une production de 310 000 tonnes en 2005. La baisse sensible de la consommation de papiers d'impression et la concurrence ont amené le groupe Arjo-Wiggins (groupe Sequana) à recentrer sa

production des papiers couchés en France sur la seule usine de Bessé. Celle-ci bénéficie de nouveaux investissements visant à démarrer sur le site en 2016 une usine de pâte à papier recyclée. Aujourd'hui, avec cinq cent soixante-dix collaborateurs, l'usine de Bessé a une capacité de production de 320 000 tonnes.

Bibliographie

- ANDRÉ (L.) – *La papeterie de Paillard à Ponce-sur-le-Loir, 1760-1910, Étude d'un cas industriel rural*, mémoire de maîtrise, Université de Paris, 1, 1982.
- ANDRÉ (L.) – « Les papeteries sarthoises », *Histoire et Patrimoine* 303, n° 31, 1991, p. 6-17.
- ANDRÉ (L.) – *Machines à papier, Innovation et transformations de l'industrie papetière en France, 1798-1860*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996.
- ANDRÉ (L.) – « La papeterie de Bessé-sur-Braye », *L'archéologie industrielle en France*, n° 47, décembre 2005, p. 35-48.

Crédit photographique

Louis André : fig. 1 à 9, 11, Benoit Dufournier : fig. 10 et Patrice Lentz : fig. 12 (avec les remerciements de l'auteur).

